Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 33 (1900)

Artikel: Luther à Rome

Autor: Comba, Emilio

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379686

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LUTHER A ROME

PAR

EMILIO COMBA

Le nom de Luther ne vieillit pas. On ne s'attendait cependant pas à ce que le présent jubilé dût le rappeler, à Rome même. Mais, déjà la promesse de l'indulgence plénière de Léon XIII fit penser à celle que l'on a assez bruyamment colportée en Allemagne et en Suisse au nom de Léon X. Les vieilles cérémonies se renouvellent, comme si la Réforme n'était qu'une parenthèse ou une digression dans l'histoire de l'Eglise. La *Scala Santa* est encore là; des moines et des vieilles femmes continuent à la gravir en récitant les *preces graduales*, comme au temps de Luther. Mais, voici que, les cérémonies préliminaires du jubilé achevées, les Romains s'aperçoivent qu'il n'y a pas de pèlerins, ni comme aux jours de Boniface VIII, ni même comme à l'occasion du dernier jubilé de Léon XII, qui fit pourtant déjà *scappare* des hommes d'esprit comme Massimo d'Azeglio, ainsi qu'il le raconte dans ses *Ricordi* (ch. XXI). Pendant que la presse vaticanesque expliquait le phénomène à sa manière, un journal libéral de la capitale ne s'avisa-t-il pas de se demander ce que Luther pouvait bien avoir eu à admirer à Rome, lorsqu'il la visita avec le Bädeker d'alors en mains, c'est-à-dire les *Mirabilia Urbis* que l'on venait de réimprimer? Cette circonstance indique assez naturellement le sujet de la présente notice. Je n'oublierai pas qu'il ne saurait être question ici de polémiser, mais de faire de la critique historique.

M. Ernest Tissot va nous fournir l'entrée en matière. Voici ce qu'on lit dans son récent livre intitulé *Les sept plaies et les sept beautés de l'Italie contemporaine*, à la page 377 :

« Oh! les légendes! Les écrivains protestants ont-ils assez répété que la vue de Rome papale de 1510 acheva d'éclairer le moine Martin Luther sur la décadence du christianisme catholique!... Au moment d'expliquer l'attrait extraordinaire qu'exerce sur tant d'âmes sincères la beauté du décor catholique italien et comment un séjour dans la Rome papale d'aujourd'hui a été le prétexte de tant de conversions intéressantes, j'ai éprouvé le désir de connaître le détail des reproches que pouvait adresser le Germain peu civilisé aux dilettantes de la Renaissance, contemporains ou compatriotes de Jules II et de Léon X.

» C'est ici que mes difficultés commencèrent, car si les historiens confessionnels ne tarissent point en phrases, d'ailleurs faciles, sur les effets de ce fameux voyage, ils paraissaient moins se soucier d'en relater les péripéties et passaient tous sans insister. Il m'a donc fallu finir par croire que cette tâche était ingrate, et que ce ne fut point sans raison que dans ses *Conférences sur Luther*, le comte de Gasparin, par exemple, préféra la laisser de côté, puisque Merle d'Aubigné lui-même, le grand historien religieux, *celui des auteurs protestants qui me paraît avoir examiné de plus près toutes ces questions* (c'est moi qui souligne), n'a trouvé à relever que les faits suivants :

» D'abord, en Lombardie, première déception : le monastère où vient frapper le pèlerin est un repaire de bons vivants qui passent leur temps à faire ripaille sans songer à observer d'autres règles que celles de leur fantaisie. Luther indigné parle de dénoncer au pape de tels scandales. Le portier est obligé d'avertir le voyageur qu'il courrait des dangers en ne partant point immédiatement. Il est clair que si ces chartreux épicuriens n'avaient pas craint les réprimandes du saint-père, ils eussent laissé le moine qu'ils avaient hébergé et scandalisé faire à sa guise toutes les dénonciations et les réclamations possibles. Avec un peu de perspicacité, Martin Luther aurait pu se dire que ces désordres, par la crainte où se trouvaient

ceux qui les commettaient de les voir révélés, n'étaient donc nullement permis, n'étaient pas même tolérés par la curie romaine et qu'il devait bien se garder de conclure d'un cas spécial aussi détestable à l'impureté générale de la vie des couvents italiens. Mais les réformateurs sont gens de passions plus que d'analyse!... »

Après avoir relevé deux autres petits traits bien connus relatifs à l'encombrement des messes vénales et à la frivolité impie de la conversation de certains ecclésiastiques romains, M. Tissot fait parler Luther à sa façon qui est bien *fin de siècle:*

« Si Martin Luther avait eu la moindre notion de la vie et de l'âme italiennes, il aurait écrit au lieu des phrases que nous venons de lire: « J'étais encore un allemand monotone et mé-
» lancolique. De tels discours me scandalisaient horriblement.
» Mon manque de souplesse intellectuelle m'empêchait de soup-
» çonner que tel diseur de balivernes était, au demeurant, le
» meilleur des prêtres. Ma pesanteur germanique n'arrivait pas à
» concevoir la subtilité latine. En fait d'amusements, je n'ai ja-
» mais compris que les plaisanteries de corps de garde. Mes
» *Propos de table* n'en témoignent que trop. C'est que mon es-
» prit n'avait rien d'attique. Je fus l'enfant de pauvres mineurs
» d'Eisleben; mon éducation ne se fit pas à l'ombre des lau-
» riers d'Académus. Il faut m'excuser; je puis réclamer les
» circonstances atténuantes! »

Voilà qui peut suffire. Nous en savons assez long sur l'érudition et la perspicacité qui nous ont valu cette algarade, à laquelle un Allemand quelconque pourrait répondre dans les termes d'une autre algarade que Victor Hugo prête à certain personnage de ses *Misérables*, où il est question de gens proprets, rasés, etc. et d'une vachère qui n'est pas en règle avec le Galatée de Mgr Della Casa. D'après la page que nous venons de rapporter, ne dirait-on pas que la vie de Luther soit ignorée en certains *quarters* de la vie parisienne, qu'on y ignore aussi bien l'histoire de l'Eglise à la veille de la réforme? Si M. Tissot avait seulement eu vent de ce que les archives italiennes ont bien authentiquement révélé sur la condition des

monastères à cette époque, il aurait trouvé les impressions de Luther non pas téméraires, mais justes, voire même timides. S'est-il demandé comment il se fait que sa prose ait déplu à notre journalisme, par exemple au *Corriere dela Sera*, tandis que tant de petites gens, en Italie, goûtent la vie et la polémique du réformateur allemand? Mais n'insistons pas; il serait capable d'en inculper la Triplice. Nous comprenons, après cela, qu'il se défende d'être pris pour un écrivain suisse et qu'il ait cru devoir informer je ne sais plus lequel de nos journaux que son berceau est en Savoie. Laissons-le à ses impressions fades et frivoles, et enquerrons-nous des sources et de la littérature du sujet qui nous occupe.

On sait le chemin parcouru, depuis les jours de Merle d'Aubigné, par les biographes de Luther, de M. Köstlin de Halle, à M. Kuhn de Paris, et M. Kolde d'Erlangen. Les chapitres se rapportant à ce sujet auraient offert des lumières à maint critique retardataire; mais nous avons à enregistrer des études spéciales, dont il est temps de tirer quelque parti. Sans nous arrêter aux essais de Dresser (1598), de Lingke (1769) et de Kutscher (1802), en voici deux qui méritent notre attention: ce sont ceux de MM. Hausrath et Elze.

M. Adolphe Hausrath publia en 1894 une petite monographie ainsi intitulée: *Martin Luthers Romfahrt, nach einem gleichzeitigen Pilgerbuche erläutert* (Berlin, G. Grotz). Ceux qui ont lu ses biographies d'Arnaud de Brescia et d'Abélard, savent s'il possède l'art de raconter. M. Tissot aurait donc pu se donner la peine de le consulter, au lieu de s'imaginer avoir à faire des recherches si pénibles pour aboutir à si peu de chose. Et après le récit de M. Hausrath, il y avait à lire mieux encore, au point de vue de l'exactitude, le Dr Théodore Elze ayant publié l'an dernier, à Berlin (Al. Duncker), une excellente étude intitulée *Luthers Reise nach Rom*. Rien de plus net et de plus précis. J'ai eu l'honneur de faire la connaissance personnelle de M. Elze, et je puis témoigner ici que « le style c'est l'homme. » C'est dire qu'il a dû corriger son devancier.

Le travail de M. Hausrath n'était pas seulement basé sur une connaissance exacte des paroles même de Luther; il ex-

ploitait le guide que Luther eut certainement entre les mains, les *Mirabilia Romae*. Il dut l'avoir, car cet écrit était alors aussi généralement connu que peut l'être aujourd'hui n'importe quel guide; c'était le guide par excellence, sinon l'unique; on l'avait imprimé plusieurs fois en allemand et en latin. D'ailleurs, les observations de Luther y correspondent; ce qui prouve qu'il pourrait bien l'avoir consulté encore après son voyage (voir Hausrath, p. 12). Seulement en faut-il conclure que ce livre fût le « livre du pèlerin » (*Pilgerbuch*), et que Martin Luther ait accompli exactement ce qu'on appelle un pélerinage? En s'exprimant ainsi, notre écrivain s'expose à la critique de M. Elze, qui est minutieux. D'ailleurs, le guide en question ne se rapportant qu'à la ville de Rome, ne pouvait servir à illustrer le récit de tout le voyage. En voilà déjà assez pour l'entreprendre à nouveau.

M. Elze innove sur deux points: il consulte la carte des routes d'alors, — et il est compétent pour le faire, car il connaît son Italie, — et il fixe la date vraie, savoir l'an 1510. Mais Luther n'avait-il pas dit à diverses reprises qu'il avait été en Italie cette année-là? Oui, mais il commettait une erreur de mémoire, observe M. Hausrath — « wenn Luther mehrmals das Jahr 1510 als das Jahr seiner Romreise bezeichnet, so ist das ein Gedächtnisfehler » (p. 7). C'est bien vite dit. Pourtant on sait l'importance que Luther attachait à ce voyage, dont il a parlé si souvent. Si plusieurs fois il le place à cette date, pourquoi en substituer une autre? C'est cependant ce qu'a fait M. Hausrath avec M. Kolde et d'autres biographes. M. Elze s'en est tenu à la date affirmée par le témoin le plus digne de foi, et il se trouve que, prise comme hypothèse, cette date rend mieux raison des circonstances du voyage même. Il faut dire que notre auteur a su trouver de nouveaux éclaircissements qui complètent le récit.

Qu'en est-il résulté? C'est qu'ainsi M. Elze s'est trouvé à même de fixer (je crois d'une manière aussi définitive que nouvelle) l'itinéraire de Luther. Celui-ci ayant dit quelque part qu'il était allé avec son « Bruder, » son compagnon de voyage, « auf dem *Reinzuge* zu Mailand, » M. Hausrath a argumenté qu'il s'agis-

sait de la *Hinreise nach Rom*, au lieu qu'il s'agirait du *Hereinzug*, c'est-à-dire de la *Rückreise nach Deutschland*, par conséquent non de l'aller, mais du retour. De là l'erreur qu'il a commise en faisant descendre Luther à travers la Suisse sur Milan, et de Milan à Rome, tandis qu'il n'aurait vu la métropole lombarde qu'au retour. Marquons donc cet itinéraire, d'après les recherches si précises que nous devons à M. Elze.

Le voici. Luther descendit par Leipzig à Eger, Linz, Salzbourg; de là, traversant la Carinthie, c'est-à-dire les villes de Radstadt, Gemünd, Millstadt, Treffen et Villach, il arriva aux confins de la Carniole et logea au couvent des bénédictins d'Arnoldstein. Ce serait ce couvent qu'il aurait surpris faisant ripaille, et dont il se serait enfui, — à moins que le récit ne soit pas authentique et qu'il faille le tenir pour une légende. — Suivant la route de Pontebba, il arrive dans le Frioul, et le voilà à Trévise. Il aurait pu, prenant à gauche, se rendre facilement à Venise; mais, quoi qu'en dise une petite légende locale, il se serait hâté d'atteindre Padoue, et pour cause, ainsi que nous le verrons. Il en repartit trop tôt et son chemin l'amena à Acquaquello, Conselve, Olmo; passant l'Adige, il vint à Anguillara, Rovigo, Polesella; de là, franchissant le Po, il atteignit Francolino, Ferrare, San Pietro di Casale, San Giorgio et Bologne, où il dut de nouveau s'arrêter. Prenant ensuite la route des Apennins, il monta de Pianoro et Soiano a Scaricalasino, qu'on appelle aujourd'hui Monghidoro, il tourna à Pietramala, descendit à Firenzuola, Scarperia, Borgo San Lorenzo et Florence. De la ville des Médicis, par San Casciano, Tavarnelle et Poggibonsi, il alla à Sienne; de là, par Buonconvento, la Scala, San Quirico, Radicofani, la Paglia, Pontacentino, entrant dans les Etats pontificaux, il traversa successivement Acquapendente, Bolsena, Montefiascone, Viterbe, Ronciglione, Sutri, Monterosi, Baciano, Isola, Borghetto et la Storta. Arrivé à huit milles de Rome, où aboutissent la Via Clodia et la Via Cassia, il ne lui restait qu'à descendre à Acqua Traversa et à Ponte Molle, d'où la Via Flaminia l'amenait à la porte de ce même nom, qu'on appelle aujourd'hui Porta del Popolo. Voilà Luther entré dans la ville éternelle.

Au retour, même route jusqu'à Bologne. Mais, laissant ensuite à sa droite la route de Ferrare encombrée par les milices pontificales en guerre contre cette ville, il se dirigea sur Plaisance, où il logea au couvent des bénédictions de Saint-Sixte. Poursuivant sa route, il traversa le Po à la Rossa, vit Pavie et, par Binasco, atteignit Milan. De la métropole lombarde, nous savons qu'il alla à Augsbourg, et la route qui y mène était toute indiquée: Côme, la Valteline, Tirano; de là, « Helveticos tangens, » il monta à Bormio, enfila la vallée de Münster, dépassa successivement Taufers, Glurns, Mals, Landeck et Imst; au lieu de passer outre dans la direction de Munich, il tourna à Nassereit, Lermoos, Reutte, Füssen, d'où il est fort possible qu'il ait visité Schwanstein qui porte aujourd'hui le nom de Hohenschwangau, où une légende locale garde le souvenir de son passage. De Füssen, par Schongau, Landsberg et Lechfeld, la route aboutit à Augsbourg. Après, nous restons sans la moindre information; mais il ne faut pas un grand effort pour se persuader qu'il dut rentrer à Wittemberg par Ingolstadt, Amberg, Bayreuth, Hof, Altenbourg et Leipzig.

Tel est l'itinéraire que le Dr Elze a établi et qu'il a soin de justifier au fur et à mesure.

Luther n'avait été, ni à Crémone (voir Hausrath, qui paraît s'en convaincre lui-même, p. 16, 18), ni même à Innsbruck.

Il ne nous reste qu'à prendre note des traits principaux qui ont marqué le pélerinage de frère Martin.

Mais d'abord, était-ce bien un pèlerinage?

Non, car Luther fut envoyé à Rome pour les intérêts de son couvent, et avec l'approbation de son supérieur Staupitz, vicaire général de l'ordre des augustins. Le but de son voyage était sans doute de porter une pétition demandant le maintien de la règle modérée qu'on suivait à Wittemberg, par opposition au parti fanatique dont on avait à craindre les envahissements (cf. Hausrath, p. 1-10, et Elze, p. 4-11). N'entrons pas dans les détails secondaires et controversés. Ce but fut-il atteint? On peut supposer que oui, puisque Luther se montre particulièrement satisfait de la régularité de l'administration de la curie, qui lui paraît expéditive: unique éloge (disons-le entre

parenthèses) que nous surprenions sur ses lèvres à l'endroit de l'Eglise romaine. Pourtant, il ne dit mot de son affaire. Si le temps dont il pourra disposer à Rome se passa à en visiter les antiquités païennes et chrétiennes et à célébrer mainte messe, ce sera un assez probant indice qu'il n'a vu dans sa mission officielle qu'une occasion propice d'atteindre un but plus idéal. Ce n'est pas en fils de la Renaissance, mais en fils de l'Eglise qu'il désirait voir la capitale de la chrétienté. Aucun pèlerin n'y était jamais allé dans de plus sérieuses dispositions.

Les moines ne voyageaient pas seuls : qui fut son compagnon ?

D'après M. Hausrath, c'est lui qui aurait été le compagnon, *socius itinerarius*, de Jean von Mecheln, ex-prieur dans l'Ordre, et nommé quelques mois après docteur en théologie et membre du sénat théologique de Wittemberg. Luther n'était qu'un simple moine (op. cit., p. 8). Mais, pour les faire cheminer ensemble, cet auteur perd de vue jusqu'à la carte de son pays (*ib.* p. 74. Cf. Elze, p. 11). M. Elze arrive à une conclusion différente. Selon lui, c'est Luther qui est député, c'est à lui qu'on donne un « socius itinerarius, » et ce rôle est réservé à un « frère » dont le nom ne paraît qu'une seule fois : ce nom est Ritter.

Ce frère ne put guère être pour Luther un compagnon dans toute l'acception agréable du terme. On dirait que leur conversation ne fut pas des plus intéressantes, puisqu'il n'en dit mot. C'est que la règle était stricte; elle portait qu'il fallait cheminer l'un après l'autre en silence. En les voyant passer plus d'un Italien aura murmuré les vers du Dante :

> Taciti, soli e sanza compagnia
> N'andavan l'un dinanzi e l'altro dopo,
> Come i frati minor vanno per via.

Ils n'allèrent en char que par exception, lorsque quelque bonne âme les y invitait. Aussi le voyage leur prit-il cinq mois, dont quatre semaines seulement furent réservées au séjour à Rome.

Voyons maintenant ce que ce voyage nous offre de plus saillant.

Suivons d'abord Luther allant à Rome.

La première circonstance à mentionner est celle qui se rattacherait au couvent bénédictin d'Arnoldstein. La légende locale rapportait, il n'y a pas longtemps, que frère Martin y avait logé et que son esprit rôdait encore dans les environs. Ce serait là qu'il aurait vu les moines transgresser le jeûne du vendredi et qu'il faillit être victime de leur vengeance pour avoir menacé de les dénoncer à Rome. Mais le fait n'est pas certain. Il était en route pour Padoue, lorsqu'il commit l'imprudence de laisser sa fenêtre ouverte pendant la nuit. Il se plaignit d'un fort mal de tête, une soif ardente l'induisit à commettre une autre imprudence qui n'était pas *in votis :* il but trop d'eau. Son *socius* partageait son indisposition. Arrivé à Padoue, ils furent accueillis au couvent des ermites de saint Augustin, et Luther attribue sa guérison à la vertu d'une pomme grenade. Visita-t-il l'université? Mais elle était fermée, et peut-être ne put-il visiter, pour la même raison, l'église de Saint-Antoine, la république de Venise étant alors en temps de guerre. Il put voir, du moins, les tableaux de Mantegna au couvent même. Il n'alla pas à Venise, quoiqu'en dise certaine légende; il ne vit pas Vicence, puisqu'il se figure qu'elle est à trois mille de distance de Padoue. Ayant quitté cette ville avant de s'être bien remis, il était fort souffrant lorsqu'il arriva à Bologne. Il était de nouveau atteint d'un fort mal de tête, de bourdonnement douloureux dans les oreilles, de lourdeurs fréquentes et d'un total épuisement. Il s'agissait sans doute de neurasthénie cérébrale compliquée d'une hypéresthésie de l'ouïe. Frère Martin se consolait en répétant le mot qui l'avait déjà frappé à Erfurt : « Le juste vivra par la foi. » Visita-t-il les étudiants allemands de San Frediano et la « Nation »? C'est douteux. Il put voir Charles de Miltitz, Louis et Jean Förster, etc., car ils y étaient. Le pape Jules II, parti en guerre, s'y trouvait aussi, mais en si mauvaise santé qu'il devait garder le lit.

Maintenant, si nous en croyons M. Hausrath, Luther aurait porté son indisposition jusque dans les hôpitaux de Florence. On comprendrait ainsi la description enthousiaste qu'il en donne. M. Elze assure qu'il arriva dans la ville des Médicis en

pleine santé, et que sa description serait due à une visite toute volontaire. Quoi qu'il en soit, Luther sut discerner ce que Florence avait de plus méritoire en fait d'institutions de bienfaisance, comme il sut aussi surprendre les horribles blasphèmes que l'on n'a pas encore cessé d'y entendre, ce *turpiloquio* qui jure avec la *gentilezza* de la ville des fleurs. Il vit le scandale des mœurs de la Renaissance, et s'il en parle avec tant de vivacité c'est assurément parce que, revenu ici à son retour, il eut le temps de s'en enquérir. « Trois *Welsches* font un florentin, » dira-t-il plus tard à propos d'un pape de la famille des Médicis; « et quand le florentin est un bâtard, *das macht sieben Welsche.* » Faut-il s'étonner qu'il ait pu dire: *Je näher Rom, je ärgere Christen?* Du reste, ils l'avouent eux-mêmes, ajoute-t-il. En effet, Machiavel l'avait dit avant lui. Serait-ce hasardé de penser que frère Martin jeta, en passant, un regard aux œuvres d'art? S'il ne parle pas des sculptures, il admire la peinture à un haut degré, comme un enfant, il est vrai, non en connaisseur. Il n'avait jamais rien observé de plus vivant. Peut-être fait-il allusion à des tableaux de Masaccio, de Lippi, de fra Bartolomeo ou du Ghirlandajo.

Encore un point, que ni M. Hausrath ni M. Elze n'ont touché.

Où peut bien avoir logé Luther, ici à Florence? Je vois de ma petite terrasse le clocher de San Spirito. L'église qu'il domine avait alors comme annexe le principal couvent des augustins. Luther n'aurait-il pas logé là? J'incline à le croire, d'autant plus que j'ai pu recueillir une petite légende, d'après laquelle le registre de la sacristie, dit la *vacchetta,* aurait porté ces mots: *Martinus Lutherus celebravit,* écrits de sa main. Quand je demandai à la voir, on m'apprit qu'elle avait été transmise à la congrégation des Rites, à Rome. Un maréchal autrichien se mit en tête, en 1762, que le tableau du Cembalo de Giorgione, que nous avons dans la galerie Pitti, représentait Luther et Calvin. Cela n'avait pas le sens commun, car le prétendu Calvin, gros belître plus âgé que son compagnon, n'a rien qui puisse faire penser au réformateur de Genève. Il s'en référait à je ne sais quelle lettre de l'ambassadeur britannique

Horace Mann à sir Horace Walpole. Mais voici qu'un artiste allemand, il y a vingt ans environ, se persuada, le compas en main, que le jeune moine assis au *cembalo* était Martin Luther. Et son compagnon? Peut-être Jean von Mecheln qui d'après M. Elze, ne fut pas le compagnon de Luther. Cet artiste allemand, dont le nom m'échappe, prétendait avoir découvert une ressemblance remarquable entre son Luther et une gravure de Cranach de l'an 1520! Comme je racontais cela dans un numéro de la *Rivista Cristiana* de l'an 1883 (p. 401 et 422), un historien de l'Eglise s'en empara, donna le *Cembalo* de Giorgione comme représentant Luther, non sans reproduire ce tableau dans une illustration assez réussie. Voilà comment on écrit l'histoire. Il est vrai que cela s'imprime en Amérique; mais l'auteur est un brave Suisse, le plus solide historien de l'Eglise que l'on ait connu dans le nouveau monde, Philippe Schaff de Coire.

Revenons à frère Martin. J'aime à me le représenter arrêté sur la *piazza della Signoria*, à l'endroit où avait été brûlé, douze ans auparavant, un autre moine qu'il mentionne dans son explication du *Miserere*, Jérôme Savonarole. Si deux frères de Bohême ont vu ses cendres, pourquoi Martin Luther n'aurait-il pas béni sur place la mémoire du martyr? Mais j'oublie qu'il ne le dit nulle part, et que, d'ailleurs, il n'était pas encore à même de goûter sa doctrine.

Pendant que je cause, Luther s'est remis en route. Notre belle nature parlait à son cœur plus que les tableaux : il admira les gaies collines aux ceps verdoyants et les oliviers, et il crut mieux comprendre le psaume qui dit: *Et de petra saturavit eos melle.*

Que vit-il à Sienne? Le dôme, sans doute, l'église de San Dominique, l'hôpital, qui faisait penser à celui de l'Annunziata de Florence. Les étudiants de son pays se réunissaient dans la chapelle de Santa Barbara, on y voyait quelquefois Gunther et Heinrich de Bünau, Ehrbuch, etc., qu'il devait connaître plus tard. S'ils buvaient moins que leurs compatriotes de Bologne et de Padoue, il est admissible qu'ils étudiassent davantage. Ne serait-ce pas à Sienne que frère Martin s'entendit dire que,

en Italie, on mettait en pratique le mot de l'empereur Frédéric : *Qui nescit dissimulare nescit imperare?* Rien de saillant jusqu'à l'arrivée à Rome. *Salve, sancta Roma! — sei mir gegrüsst du heiliges Rom!* La porte Flaminia, ou *del Popolo*, n'était pas encore restaurée d'après le dessin de Michel-Ange; on n'y lisait pas encore l'inscription : *Salus intrantibus.*

Non loin de cette porte, à gauche, est l'église de S. Maria del Popolo, à côté d'un couvent. C'est là que fut hébergé Luther: la légende locale le dit, et elle a sa raison d'être, M. Kolde ayant découvert que ce couvent était destiné à loger les moines voyageurs de l'Ordre des augustins. C'est là qu'il dit la plupart de ses messes; c'est de là qu'il se rendit pour affaires à la Curie; c'est de là enfin que, les *Mirabilia Urbis* à la main, il alla visiter les débris de la Rome impériale et les monuments de la Rome des papes. Pendant que son affaire suivait son cours, il eut le temps d'observer, et voici ce qui ressort de ses *Propos de table* comparés avec son guide.

Rome est grande; elle a en longueur un mille allemand, environ la distance qui sépare Poltersberg de Wittemberg. Si elle avait compté ses habitants par millions, il n'en était plus ainsi ; en effet, son interlocuteur Liborius de Magdebourg en évaluait le nombre à 500000.

Rome ancienne ne frappa Luther que médiocrement, bien qu'il se demandât parfois comment elle avait pu s'élever à une si grande puissance. Ses ruines n'étaient pas fouillées comme elles le sont aujourd'hui, et il n'était pas né pour en deviner la portée. Il en parle comme ferait un homme du peuple. Ces ruines sont si hautes, que le niveau des fondements des maisons actuelles correspondrait à celui des toits de la ville ancienne. Le Capitole attira son attention, ainsi que la roche Tarpéienne; mais il s'arrêta ébahi devant le Colysée, si bien conservé et pouvant donner place à cent mille spectateurs. Il admira aussi les Thermes de Dioclétien où les eaux avaient été amenées de si loin ; puis, le Panthéon. Il parle du Panthéon comme d'une église (S. Maria della Rotonda) sans fenêtre, recevant de la lumière par en haut ; il en contemple les hautes voûtes, les larges colonnes que deux hommes peuvent à peine

embrasser; il rappelle que les divinités païennes s'y faisaient bonne compagnie, mais que le Christ étant intervenu, il finit par les en chasser à coups de fouet (ausgesteupert). S'il mentionne le château Saint-Ange, il ne fait aucune allusion au monument d'Adrien.

Après deux semaines, il se mit à visiter la Rome des papes, et il y apporta une attention redoublée.

Il n'y avait pas lieu de contempler l'église de Saint-Pierre. On voudra bien se souvenir, en effet, que Bramante n'y avait mis la main que depuis quatre ans. Pourtant Luther put déjà voir le portique appelé le *Paradiso*, avec les têtes de saint Pierre et saint Paul sculptées en pierre et l'inscription portant ces mots :

Ecclesiam pro mari rego, mihi climata mundi
Sunt mare; scripturae: retia; piscis: homo.

Où étaient les cendres des deux apôtres ? « Je puis bien dire ceci, écrit le réformateur en l'an 1545, que lorsque je fus à Rome, personne ne le savait; on ne savait pas même pour sûr qu'elles s'y trouvassent quelque part. Ce qui n'empêche pas que, à la fête de saint Pierre et de saint Paul, on expose au public leurs têtes sculptées en bois et vernissées, et les badauds d'accourir comme si elles étaient authentiques. » Il vit aussi de près l'image de sainte Véronique, puisqu'il la décrit et s'en moque agréablement, sans nous dire si, étant à Rome, il ne l'avait pas prise au sérieux, bien qu'il s'agisse là de la figure de notre Seigneur Jésus-Christ. Luther entendit sans doute parler de l'exposition de la tête de Jean-Baptiste, qui avait été brûlée par les Sarrasins, au dire des anciennes chroniques; il est probable aussi qu'on lui montra la corde qui avait servi à Judas pour se pendre.

Une merveille qui attira davantage sa curiosité, fut celle qui se dressait sous forme de statue dans la rue qui rattache le Colysée à l'église de Saint-Jean de Latran. Cette statue représentait une femme ayant en main un sceptre, une tiare sur la tête, un manteau sur les épaules, et à son côté un enfant. Voilà, disait-on, la papesse Jeanne. On connait la légende; je m'abstiens de la raconter. Les papes évitent, disait-on encore, de passer

par cette rue; c'est pour ne pas la voir. Et pourquoi la tolèrent-ils? se demanda Luther, qui ne parait pas avoir conçu là-dessus les doutes de la critique moderne[1]. En revanche il se préoccupa d'une autre légende née de celle-là, savoir de la chaise qui aurait servi à l'examen des successeurs de la papesse. Ce souvenir lui fit dire un jour : « Sancta sedes romana, illa scilicet in qua explorantur papae, an sint viri vel mulieres, hoc facere cogit vulgata fama per omnem jam vetus Europam[2]. » On sait le parti qu'en tirèrent Marnix de Sainte-Aldegonde et tant d'autres.

Arrivons à l'église de St Jean de Latran, la « mater et caput ecclesiarnm. » Le guide des *Mirabilia* la disait riche en reliques. A l'en croire, on y voyait (d'après l'édition de 1508, imprimée par « Silber dictus Franck », et conservée à la bibliothèque Victor Emmanuel, à Rome) l'autel qui servit à Jean-Baptiste au désert, l'arche de l'A. T., la table à laquelle s'assit Jésus avec ses disciples, la verge de Moïse et d'Aaron, les têtes de saint Pierre et de saint Paul, la tiare avec laquelle Constantin couronna le pape Sylvestre, la tête du martyr saint Pancrace d'où le sang coula durant trois jours, une épaule de saint Laurent, une dent de saint Pierre, la coupe où saint Jean but le poison, la chaîne dont il fut lié en venant d'Ephèse à Rome, sa petite tunique dont la vertu ressuscita trois morts sur lesquels elle fut étendue, ses cendres et son calice, un peu du lait de la Vierge avec une mèche de ses cheveux et quelques-uns de ses vêtements, une chemise façonnée de sa main, le linge avec lequel Jésus essuya les pieds des apôtres, le vêtement de pourpre ensanglanté que portait Jésus pendant la flagellation, le voile appliqué par la Madone *ad femoralia Christi in cruce*, et... *domini nostri Jesu Christi quando fuit circoncisus*, etc.

[1] Il paraît que cette statue représentait un *pater patrum*, soit un grand prêtre de Mithra vêtu à l'orientale avec un enfant pour le servir. On lisait cette inscription : *Pa. Pater Patrum P. P. P.*, c'est-à-dire, *Papirius pater patrum propria pecunia posuit.* Quand l'interprétation véritable fut oubliée, on s'amusa à lire : *Papa pater patrum peperit papissa papellum*, ou encore : *Parce pater patrum papissae prodere partum.* Sixte V, devant faire élargir cette rue, en fit disparaître la statue.

[2] *Wider das Papsthum zu Rom*, etc. 1545, éd. d'Erlangen, XXVI, 214.

En voilà assez, remarquait naguère un journal de Rome, de quoi se sentir tenté de *protestare* (*Il Giorno*, 21 janv. 1900.) Luther n'en dit pourtant pas un mot. Si tout cela l'avait beaucoup scandalisé, aurait-il tenu si fort à dire la messe à Saint-Jean de Latran? Heureuse la mère dont le fils peut y dire la messe le samedi, disait le *Popolino* d'alors. Mais la concurrence était telle, qu'il y dut renoncer, et frère Martin le rapporte à sa manière. « Que j'eusse été heureux de rendre ma mère heureuse, mais je ne pus y parvenir, et au lieu de cela, il fallut me contenter de manger un méchant hareng (und ass einen rustigen, faulen verdorbenen Hering dafür). » La visite de cette église devait être fatigante, observe gravement M. Hausrath, mais Luther « stärkte sich mit einem rustigen Hering » (p. 49). M. Elze relève la bévue (p. IX) et fait remarquer que, selon Ratzeberger, le hareng était un aliment fort goûté par frère Martin et qu'il n'en trouva pas en Italie d'assez frais pour être appétissants; mais, se hâte-t-il d'ajouter, qui donc ne reconnait là une expression proverbiale? Elle ne peut signifier que ceci: Je n'y pus réussir et je dus m'en aller Gros-Jean comme devant. (Ich hatte nichts davon, zog unverrichteter Sache ab » (p. 45).

Mais c'est à la *Scala Santa* qu'il fut plus déçu que jamais.

On sait que cette *scala* serait celle que, au dire de la tradition, monta Jésus en allant comparaître devant Pilate. Si des anges ont transporté de Nazareth à Loreto la maison de la Vierge, pourquoi l'escalier de Pilate n'aurait-il pas été déplacé à son tour? Le fait est qu'il est là, ouvert aux pélerins de bonne volonté; j'y ai vu monter plus d'une vieille femme, et je pensais à Luther. Mais lui y monta-t-il vraiment? Le livre des *Mirabilia* lui promettait bonne indulgence. On sait que la *Scala* compte 28 degrés; quiconque les monte à genoux, en récitant les *preces graduales*, gagne neuf ans d'indulgence pour chaque degré « der hat als offt er das thut von yder staffel neun jar ablas, » dit une édition correcte. Nous ne supposons pas que Luther eût dans ses mains certaine édition de Heidelberg, où on lisait *mille* au lieu de *neuf* (Hausrath, p. X). Comme il se préparait à monter, dit l'autographe de Paul Luther; comme il était en train de monter, a-t-on prétendu

ensuite, il se sentit arrêté par le mot qui le hantait : « Le juste vivra par la foi. » Cette fois, il ne se plaignit pas d'avoir à se résigner à manger son hareng. La promesse de Dieu entrait dans son âme, pour ne plus laisser de place à l'indulgence du pape. Mais encore, n'exagérons pas, elle n'y était pas encore entrée, ni ancrée. Il ne faut pas oublier qu'il eût voulu dire des messes pour délivrer du purgatoire les âmes de son père et de sa mère s'ils n'avaient pas été encore en ce monde.

Ce que Luther raconte des catacombes de Saint-Calixte ne prouve pas qu'il les ait vues moins superficiellement que les pélerins de son temps. Il évalue avec incertitude le nombre des martyrs qui y gisent pressés. La statistique qu'il en donne varie. Il est frappé d'y voir le service confié à deux pauvres minorites qui ne sont là que pour recueillir et transmettre à peu de frais à l'administration de l'Eglise les deniers des pélerins et des touristes. Du reste, n'en est-il pas ainsi un peu partout ? Les cardinaux mangent les revenus des monastères en n'y laissant que peu de moines ou de religieuses, afin d'y gagner le plus possible ; ainsi, à Sant'Agnese, San Pancrazio, San Sebastiano et San Paolo. En revanche les évêques sont à plaindre. Souvent on en rencontre par les rues. Sans des bénéfices *extra*, ils n'auraient pas de quoi nourrir un cheval.

Ce qui renverse frère Martin, c'est la mondanité, la corruption du clergé en général. Les ecclésiastiques entretenaient des concubines; cela était notoire. Un cardinal qui avait des rapports illicites avec une religieuse, était bien vu tout de même à la cour. Quand il voulut l'épouser, le pape s'irrita, lui disait-on, parce que le mariage lui eût paru un grand scandale. Le cardinal fut obligé de s'en défaire, quitte à la reprendre après une année, et quand il mourut, la religieuse le pleura à chaudes larmes, en disant : Il était si bon, il se contentait d'une seule femme! Les Romains, presque édifiés, s'écriaient dans leur étonnement : O santa Maria! C'est que, pour ces gens-là, observe Luther, la chasteté est un oiseau rare.

Que pense-t-il du pape régnant? Il ne le vit pas, cela est certain ; mais il en ouit tellement parler que ce fut, tout comme. Il se le représente donc comme un homme doué d'une grande

énergie. Levé de grand matin, il vaquait, nous dit-il, à ses affaires personnelles et à celles de l'Eglise ; ensuite, il s'occupait des affaires politiques, surtout de la guerre, sans perdre de vue ses grands projets de construction. Tous le craignaient à Rome, même les cardinaux. C'est grâce à lui que les rues étaient propres, et la police bien disciplinée. Seulement, sa tournure d'esprit était mondaine. Rusé, intrépide, mais furieux, cruel, il était encore un impie, un diable. Les Italiens en étaient fiers; ils disaient qu'ils n'avaient jamais eu un si grand pape depuis saint Pierre. Il était si puissant, qu'il pouvait se moquer des Allemands. L'administration du Consistoire et de la Rota fonctionnait mieux que jamais. Il faut dire qu'elle comptait les employés par milliers : c'était une immense fourmillière.

Nous ne relatons pas les histoires que Luther entendit sur Alexandre VI et sa famille. Leurs crimes et leurs orgies étaient encore le sujet de toutes les conversations, et il en eut les oreilles remplies. On n'ignore pas l'impression qu'il reçut de la frivolité sceptique qui caractérisait les propos de table des prêtres romains, le cynisme des uns et l'ignorance des autres. Il lui paraissait que la corruption romaine fût exceptionnelle. C'est que Rome est fondée sur l'enfer, ou vice-versa ; elle est une prostituée, la « bestia terrae. »

Omettons le menu fretin des *Tischreden* et suivons Luther durant son retour. Il n'offre guère d'incidents. M. Elze nous apprend que, à Plaisance, Luther logea au couvent de Saint-Sixte, aucun autre couvent, situé sur le Pô, ne répondant à ce qu'en dit notre voyageur qui en mentionne l'opulence et les 36000 florins de revenus. C'est de là que Raphaël reçut la commande de la Madone de Saint-Sixte, conservée aujourd'hui à Dresde. A Milan, on lui refusa la permission de dire la messe. Après en avoir dit plusieurs à Rome, un tel refus lui parut inconcevable. Il eut cependant l'occasion de se convaincre que le rite ambrosien différait de celui qui était communément en vigueur. La Valteline lui laissa le souvenir de son bon vin, *amicum stomacho*. A Augsbourg, son attention fut attirée par Ursule Lamenit. Cette femme ne donnait-elle pas à croire qu'elle vivait sans se nourrir ? Combien qui, par crédulité, donnaient

dans le piège. Il y en avait même en haut lieu. Aussi gagnait-elle un argent inouï. Luther l'avertit de ne pas donner elle-même dans le piège du Malin. Plus tard, l'imposture fut découverte, et elle faillit coûter à Ursule le supplice. Bannie d'Augsbourg, elle mangea son argent avec un jeune mari et fut noyée à Fribourg (Suisse) pour en avoir épousé un second du vivant du premier.

En somme, le voyage de Luther à Rome, pénible mais varié, fut pour lui une source d'expériences extrêmement utiles. On se demande si, sans ce voyage, il aurait été à même d'afficher ses thèses sept ans plus tard. Tetzel dut lui rappeler vivement les promesses refusées à la *Scala Santa*. On comprend donc qu'il ait pu dire : « Je ne voudrais pas, pour cent mille florins, n'être pas allé à Rome. » Cela admis, il faut se garder d'aucune exagération. « Ich glaubte alles, » dit-il aussi. Ce n'est pas à Rome que les écailles lui tombèrent des yeux. On se souvient du songe que Staupitz rapporte. Un moine avait rêvé qu'un ermite aurait surgi contre la papauté sous le successeur de Jules II. Luther avoue qu'il ne se serait pas imaginé à Rome être cet ermite-là. La parole divine « le juste vivra par la foi, » fut alors, et déjà auparavant peut-être, un levain qui fermenta dans son âme, y faisant lever de nouveaux sentiments et des pensées nouvelles. Il éprouva aussi en Italie ce sentiment d'antipathie nationale ou de race qui a joué son rôle dans la Réforme. Qu'on relise tout ce qu'il dit contre les Italiens, de leur ruse, de leur fausseté de caractère, de leur immoralité, de leur impiété et de leur épicurisme frivole, et qu'on le compare à ce que Calvin a écrit sur le même sujet à propos de Francesco Spiera. Les deux réformateurs sont bien d'accord. Le plus impartial des deux me paraît être Luther. D'abord, il admire l'intelligence naturelle des Italiens ; ensuite, il avoue ce qui les choque, à juste titre, chez les Allemands, c'est-à-dire l'ivrognerie. « Ce qui nous étonne, disait-on en Italie, ce n'est pas même que vous buviez comme vous le faites, mais que vous n'ayez pas encore avalé votre propre gorge, — « die Kehle abgetrunken. » Toujours comme au temps de Tacite et de Salvien, une civilisation corrompue vis-à-vis de la barbarie qui l'est moins. L'Allemand est pour le

Romain, un *bon cristian*, c'est-à-dire un idiot. En outre, Luther admet que les Allemands gâtés par les « Welches » sont pires que les uns et les autres. Voilà qui est assez fort. Après cela je me demande où se lit, dans les écrits de Luther, le mot suivant qu'aucuns lui ont attribué et qui ne sonnerait pas mal sur ses lèvres: « Wenn ein Italiener gut ist, ist er gut durch und durch. » Je le croirais juste en ce sens qu'il rendrait hommage à cette association du vrai, du bien et du beau, qui caractérise certaines conversions sérieuses, même dans la classe inférieure.

Quand Luther ajoute qu'il ne saurait assez recommander aux prédicateurs de l'Evangile de visiter Rome avant de se lancer dans leur carrière, il a raison jusqu'à ce jour. Si l'on connaissait, à l'étranger, l'esprit païen de l'Eglise romaine et de son culte et de ses mœurs, combien l'engouement fanatique pour la *high church* serait diminué, et qu'il y aurait peu de conversions au catholicisme! Certes, le catholicisme latin diffère dans son esprit de celui de la plupart des convertis. Ensuite, disons que quand on visite Rome, il est bien permis de le faire en quatre semaines si l'on veut, mais à la condition de s'y prendre sérieusement, comme Luther. Alors on en tirerait un profit véritable.